

La Jeune Fille Pauvre

La fameuse soirée arriva. Hermine, patiente pour la première fois, se laissa docilement parler. Sa mère et Fernande ayant attaché les dernières épingles, elle se déclara satisfaite. Elle était ravissante, il est vrai, sous ses volants de gaze rose pâle garnis de mignonnes paquerettes que l'on était tenté de cueillir. A son tour, elle passa l'inspection de la toilette des deux femmes.

Madame Lobeau était vêtue de velours noirs. Une dentelle de point d'Angleterre d'un prix inestimable, couvrait sa poitrine et ses bras. Une magnifique parure de diamants complétait ce costume d'une riche sévérité.

Fernande portait une simple robe blanche et n'avait dans ses beaux cheveux qu'un camélia rouge.

— Cette toilette de pensionnaire vous sied à ravir, lui dit Hermine. Pourtant, à votre place, j'aurais préféré autre chose.

Mademoiselle Fernande est mise comme elle doit, répliqua madame Lobeau en souriant.

Fernande comprit et rougit légèrement. Elles allaient passer dans les salons, l'institutrice reprit vite possession d'elle-même et oublia bientôt son émotion passagère. Hermine était déjà dans une groupe de jeunes filles; sa mère faisait, avec sa grâce habituelle, les honneurs de la maison, Fernande alla s'asseoir dans un coin, et voyant son isolement, elle se prit à songer à sa position si différente de ce qu'elle promettait d'être autrefois.

Les invités arrivaient en foule. Madame Lobeau avait fait de nombreuses invitations, et, soit curiosité, soit sympathie, chacun était accouru, même de fort loin. Fernande, dans ce milieu aimé, était toujours seule. On dansa. Nul ne songea à l'inviter.

— Qui est-elle ? demandèrent enfin quelques jeunes gens qui finirent par la découvrir.

— Je ne sais. Une parente, sans doute.

— Elle n'est pas mal.

— Quel air distingué ! Et que yeux !

— Enthousiaste !

— Regarde.

— C'est vrai : elle est jolie.

— Plus que jolie, cher. Je cours.....

— Où vas-tu ?

— Ici. Je ne lui suis pas présent.

— C'est juste. Comment faire ?

— Voici M. et madame de La

caute ; ils doivent la connaître

et me tireront d'embarras.

La baronne s'avancit, en effet. Sa robe était d'un bleu si diaphane qu'on l'eût dite entourée d'un nuage. Elle effleurait à peine le parquet, et s'appuyait avec une nonchalance sans égale sur le bras d'un petit homme vieux, gros et laid qu'elle avait l'air de conduire au supplice. Nos curieux saluèrent les nouveaux-venus, et, après les compliments d'usage, ils désignèrent Fernande à l'attention de la baronne.

— Charmante jeune fille, dit-elle ; je l'aime beaucoup. C'est l'institutrice d'Hermine.

Les jeunes gens poussèrent un ah ! si expressif, qu'elle continua :

— C'est dommage, n'est-ce pas ? Aucune fortune ; une sance vulgaire et des goûts de patrie.

— Je la trouve jolie, dit-elle.

— Rien ! ce serait difficile à croire.

— Voulez-vous me faire jouer

le malade malgré lui ? continua

Fernande avec une certaine vivacité.

— Je ne connais pas cette

pièce mademoiselle ; de qui est-elle ?

interrogea-t-il d'un air assez gouailler, quoique toujours charmant.

Et comme elle ne répondait pas, il poursuivit :

— Ne vous donnez pas la

peine de chercher le nom de l'auteur ; je crois me rappeler...

une des scènes..... Rectifiez si je me trompe. C'est pendant

une fête, un bal, si je m'en souviens ; l'héroïne inquiète et rêveuse, ne voyant pas apparaître

celui qu'en secret elle adore, veut faire la foule, elle se réfugie.....

Le conteur fut interrompu brusquement par l'apparition

de Philippe de Fineste qui, s'inclinant devant Fernande,

lui réclama l'honneur d'un quadrille, et, lui offrant le bras,

la conduisit au milieu du salon où les figures s'organisaient.

Fernande, étourdie encore du ton de M. Anatole et de l'invitation

de Philippe, regardait sans voir ce qui se passait autour

d'elle.

— Je serai un bien mauvais

cavalier, lui disait Philippe, à vous de me guider.

L'orchestre jetait ses premières notes. Le signal donné,

les danseurs se mirent en mouvement. Fernande émue, mais

vaguement heureuse, entraînée par la musique, par les lumières,

par l'enivrement de la danse, se laissa aller à ce

charme nouveau pour elle, et se livra franchement au plaisir.

Philippe imitait son vis-à-vis, l'élégant sous préfet de *.*.*.

Il se sentait heureux, lui aussi, et l'effort qu'il venait de faire

[c'en était un véritable pour lui de danser] semblait ne lui avoir rien coûté.

Anatole, l'œil grand ouvert, la physionomie interdite, cherchait à se rendre compte du phénomène qui se passait sous ses yeux. Avisant madame de Bianchemin, il courut à elle, et, lui montrant Philippe et Fernande, il attendit son exclamation.

— Quoi d'étonnant ! c'est leur âge, fit-elle.

Mais M. Philippe !

M. Philippe n'est pas un vieillard, que je sache. J'ai bien dansé, moi, il n'y a qu'un instant.

Anatole se tut, et, dès qu'il put le faire, il battit en retraite, et alla se réfugier dans un salon de jeu. Il y rencontra madame Lobeau.

Grande nouvelle, madame ! lui dit-elle l'abordant ; applaudissez avec moi : M. Philippe danse !

Mon frère danse ! exclama-t-elle ; j'en suis ravie. Qui donc a pu le décider ?

Mademoiselle Fernande.

Vous dites ?

Mademoiselle Fernande Verneuil.

Ah !..... je le féliciterai !..... il a bien fait de se dévouer..... cette pauvre petite n'avait, sans doute, pas dansé de la soirée....

Je ne le crois pas, madame. Elle est restée fort longtemps à la croisée de la terrasse ; M. Philippe, qui l'y a vue, la crut souffrante et l'a engagée à rentrer. Elle était en effet fort pâle.....

Que n'êtes-vous venu m'avertir !

J'allais le faire, madame, lorsque M. Philippe est arrivé et lui a proposé un quadrille. Rassurez-vous, madame ; elle avait dû être saisie par le froid ; le mouvement l'a réchauffée ; la voilà guérie. Si vous voulez en juger.....

Madame Lobeau prit le bras

permettez-vous, monsieur le baron, d'offrir le bras à votre femme.

Le baron eut un soupir de soulagement, et l'enthousiaste de tantôt, suivi de ses amis, alla se mêler à d'autres groupes.

Fernande était toujours seule.

Elle s'était rapprochée d'une croisée, et, à demi cachée par les draperies, elle aspirait l'air embaumé de la nuit. Peu à peu, elle n'entendit plus que confusément les bruits de la danse ; la tête dans les mains, l'œil humide, elle rêvait. A quoi rêvait-elle ? Qui le sait ?

— Vous allez vous enrhummer, mademoiselle, lui dit une voix qu'elle reconnut bientôt.

Et sur la terrasse chargée de fleurs, elle aperçut M. de Fineste qui venait de désertier les salons, où il avait consenti à paraître, pour respirer librement et loin de ce monde qui ne lui allait guère. Fernande avait tressailli comme si elle eût été réveillée en sursaut.

— Je n'ai pas froid, répondit-elle. Meroi de votre avis, M. Philippe.

— Vous n'avez pas froid parce que vous êtes excitée par la danse.

— Je n'ai pas dansé.

— Pourquoi ?

— On ne m'a pas invitée.

— Les marauds ! murmura-t-il tout bas. Voulez-vous danser ?

— Avec qui ?

— Je vais vous chercher un cavalier.

— C'est inutile, merci.

— Vous ne pouvez pas rester là toute la soirée.

— Où voulez-vous que j'aille ?

je ne connais personne, personne ne me connaît : madame de Lacante est entourée ; mademoiselle Hermine n'est plus sur terre ; M. Gaston hasarde ses premiers compliments ; M. Anatole fait le beau ; ici au moins ma solitude n'est pas remarquée.

Elle parlait en souriant et pourtant Philippe lui dit :

— Fernande, vous souffrez.

Il ne l'avait jamais appelée ainsi et ne s'aperçut peut-être pas de la différence. Elle hésita une seconde ; il lui prit la main ; elle l'avait si glacée qu'elle glaça la sienne.

— Vous souffrez ! répéta-t-il.

Une larme, tombée des yeux de la jeune fille, mouilla les doigts de Philippe.

— Je le savais, je le devinais, reprit-il se parlant à lui-même. Fernande, ne pleurez pas. Vous valez mieux qu'aucune de ces femmes.

A son nom répété ainsi pour la seconde fois, à ces paroles, elle regarda Philippe. Il lui sembla transfiguré. Sa physionomie, d'ordinaire si calme dans son indifférence, était animée d'un éclat qu'elle ne lui avait jamais vu. Elle remercia Dieu mentalement d'être si bien comprise, et, émue elle soupira :

— Oui, je souffrais de mon isolement, et j'avais tort. Excusez ma faiblesse.....

— Pauvre enfant ! elle s'accoussa, interrompit-il.

— Ne suis-je point coupable ?

— Non !... rentrez... je vous en prie.

Il lui serra la main et la repoussa doucement vers l'intérieur du salon. Elle obéit, et ne fut pas peu surprise de trouver, installé sur le siège le plus voisin, l'élégant Anatole.

— Qu'avez-vous, mademoiselle Fernande ? lui demanda-t-elle avec un empressement affecté. Vous êtes d'une pâleur !

..... Voilà que vous rougissez.

— Je n'ai rien, monsieur, répliqua-t-elle.

— Rien ! ce serait difficile à croire.

— Voulez-vous me faire jouer

le malade malgré lui ? continua

Fernande avec une certaine vivacité.

— Je ne connais pas cette

pièce mademoiselle ; de qui est-elle ? interrogea-t-il d'un air assez gouailler, quoique toujours charmant.

Et comme elle ne répondait pas, il poursuivit :

— Ne vous donnez pas la peine de chercher le nom de l'auteur ; je crois me rappeler...

une des scènes..... Rectifiez si je me trompe. C'est pendant

une fête, un bal, si je m'en souviens ; l'héroïne inquiète et rêveuse, ne voyant pas apparaître

celui qu'en secret elle adore, veut faire la foule, elle se réfugie.....

Le conteur fut interrompu brusquement par l'apparition

de Philippe de Fineste qui, s'inclinant devant Fernande,

lui réclama l'honneur d'un quadrille, et, lui offrant le bras,

la conduisit au milieu du salon où les figures s'organisaient.

Fernande, étourdie encore du ton de M. Anatole et de l'invitation

de Philippe, regardait sans voir ce qui se passait autour

d'elle.

— Je serai un bien mauvais

cavalier, lui disait Philippe, à vous de me guider.

L'orchestre jetait ses premières notes. Le signal donné,

les danseurs se mirent en mouvement. Fernande émue, mais

vaguement heureuse, entraînée par la musique, par les lumières,

par l'enivrement de la danse, se laissa aller à ce

charme nouveau pour elle, et se livra franchement au plaisir.

Philippe imitait son vis-à-vis, l'élégant sous préfet de *.*.*.

Il se sentait heureux, lui aussi, et l'effort qu'il venait de faire

[c'en était un véritable pour lui de danser] semblait ne lui avoir rien coûté.

Anatole, l'œil grand ouvert, la physionomie interdite, cherchait à se rendre compte du phénomène qui se passait sous ses yeux. Avisant madame de Bianchemin, il courut à elle, et, lui montrant Philippe et Fernande, il attendit son exclamation.

— Quoi d'étonnant ! c'est leur âge, fit-elle.

Mais M. Philippe !

M. Philippe n'est pas un vieillard, que je sache. J'ai bien dansé, moi, il n'y a qu'un instant.

Anatole se tut, et, dès qu'il put le faire, il battit en retraite, et alla se réfugier dans un salon de jeu. Il y rencontra madame Lobeau.

Grande nouvelle, madame ! lui dit-elle l'abordant ; applaudissez avec moi : M. Philippe danse !

Mon frère danse ! exclama-t-elle ; j'en suis ravie. Qui donc a pu le décider ?

Mademoiselle Fernande.

Vous dites ?

Mademoiselle Fernande Verneuil.

Ah !..... je le féliciterai !..... il a bien fait de se dévouer..... cette pauvre petite n'avait, sans doute, pas dansé de la soirée....

Je ne le crois pas, madame. Elle est restée fort longtemps à la croisée de la terrasse ; M. Philippe, qui l'y a vue, la crut souffrante et l'a engagée à rentrer. Elle était en effet fort pâle.....

Que n'êtes-vous venu m'avertir !

J'allais le faire, madame, lorsque M. Philippe est arrivé et lui a proposé un quadrille. Rassurez-vous, madame ; elle avait dû être saisie par le froid ; le mouvement l'a réchauffée ; la voilà guérie. Si vous voulez en juger.....

Madame Lobeau prit le bras

du précepteur et se fit conduire dans la salle du bal.

La quadrille touchait à la fin. Ils durent s'effacer pour laisser terminer le galop.

L'œil si doux de madame Lobeau eut un éclair en voyant passer Fernande dans les bras de son frère. Nul ne le vit, si ce n'est maître Anatole qui retint à grand peine un sourire de satisfaction.

Mes coups ont visé juste, pensa-t-il.

Vous le voyez, madame, reprit-il après un silence ; monsieur Philippe a été excellent médecin.

Monsieur Anatole ! Je m'explique mal ; c'est la danse que je veux dire.

Allez donc voir ce que devient Gaston. Il est si imprudent !...

Ainsi congédié, maître Anatole, très satisfait de lui-même, courut à la recherche du jeune bachelier. Madame Lobeau alla au-devant de Fernande et de son frère, et leur dit avec son plus aimable sourire :

— C'est parfait, mes amis, et vous vous en tirez à ravir !

Tu crois ? interrogea Philippe.

Certainement ! Un coup d'es-

sai est un coup de maître ; tu ne dois pas l'arrêter en si bon chemin. Mademoiselle Fernande a bien voulu être ton professeur cette fois ; tu peux désormais voler de tes propres ailes. Tu es le maître de la maison, cher, et tu dois à ces dames. Cours faire tes invitations.....

[A continuer]

PEOPLE RECOVERING

From Pneumonia, Typhoid or Scarlet Fever, Diphtheria, La Grippe or any Serious Sickness



Require the Nerve Toning, Blood Enriching, Heart Sustaining Action of Milburn's Heart and Nerve Pills.

It is well known that after any serious illness the heart and nerves are extremely weak and the blood greatly impoverished. For these conditions there is no remedy equals Milburn's Heart and Nerve Pills. It restores all the vital forces of the body which disease has impaired and weakened. Mr. T. Barnicott, Aymer, Ont., says: "About a year ago I had a severe attack of La Grippe which left my system in an exhausted condition. I could not regain strength and was very nervous and sleepless at night, and got up in the morning as tired as when I went to bed. "I had no energy and was in a miserable state of health. "Milburn's Heart and Nerve Pills, which I got at Richard's Drug Store here, changed me from a condition of misery to good health. They built up my system, strengthened my nerves, restored brisk circulation of my blood, and made a new man of me. "I heartily recommend them to any one suffering from the after effects of Grippe, or any other severe illness."

Hyndman & Co

INSURANCE AGENTS

CHARLOTTETOWN.

Representing in P. E. Island

North British & Mercantile

Fire Ins Co.

Union Fire Assurance Society

Phoenix Fire Assurance Co.

of London.

General Marine Insurance Co

Standard Life Assurance Co.

Insurance effected at low rates

STILL TO THE FRONT !!!

Ware are still to the front this spring with one of the nicest assorted stock of general merchandise to be found in any city or country store in this province.

Although this is the season of bad roads, the extra inducements we offer, and the reduced prices on most of our goods, will more than repay the sacrifice of travelling through the bad roads.

Do not come all at once, but for the next few months we can guarantee you, that our staff of attentive clerks will be even ready and willing to serve you all, to your entire satisfaction.

The prospects for a big trade during the spring season is very bright indeed. As soon as roads permit our egg buyers will be out again to visit everybody, and solicit their trade.

It is not necessary to enumerate here the different kinds of goods in our Stock. Suffice it is to say, that we keep almost anything which the people want.

Our spring goods are already all in now, and anybody we can't suit in anything, cannot be suited on this Earth.

We are always prepared to buy all kinds of produce in exchange for our merchandise. Eggs, we make a specialty. Last year we handled 55,000 dozens, and this year we want to increase this amount considerably.

We want wool, hides and pelts, also pork, beef, cattle and sheep, oats, wheat, and other grains, potatoes etc. A full stock of Carter's Tested Seeds on hand.

We handle lumber of all kinds.

Give us a trial.

JO ARSENAULT & SON & CO WELLINGTON

THE MODERN FOUNDRY AND MACHINE SHOP

We would call Special attention to the fact that our Establishment is fitted with the very best Modern Machinery and employing none but first class workmen. We are in a grand position to turn out satisfactory work.

OUR FOUNDRY DEPT

has proved to be a decided success. We have spared no expense in fitting up this department, having imported from the United States a "Special Grade of Sand" and using the best trade of "Pig Iron", we are in a position to meet the long desired needs of the public. Parties in need of anything in our line we ask to consider these facts and any work which may be entrusted to us will receive our careful attention. We solicit your valued orders.

Bruce Stewart & Co.

THE MODERN FOUNDERS, Engineers and Machinists. Steam Navigation Co's Wharf CHARLOTTETOWN P.E.I.

Railway dining Rooms

(Near Railway Station)

Water Street, Summerside, P. E. Island

MEALS OR LUNCH on arrival of all trains.

OYSTERS served any way desired at short notice.

ALL KINDS TEMPERATE DRINKS, CIGARS AND TOBACCO.

G. P. GRADY, Proprietor.